

# LA FAUTE À MICK JAGGER

CYRIL MONTANA



LE DILETTANTE

Extrait de la publication





*La Faute à Mick Jagger*

DU MÊME AUTEUR

*Malabar trip,*  
Le Dilettante, 2003 (J'ai lu, 2006).

*Carla on my mind,*  
Le Dilettante, 2005 (J'ai lu, 2008).



Cyril Montana

*La Faute à Mick Jagger*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Praline  
© le dilettante, 2008  
ISBN 978-2-84263-382-0



*À Kirana, Anggun et Grégoune.  
Ainsi qu'à Sara Oudin pour sa très précieuse bienveillance.*



Ce n'était pas que la porte était bloquée, mais juste que j'étais tellement mal que je n'arrivais plus à sortir. J'étais coincé dans une cabine téléphonique. J'avais posé mon gros sac noir à mes pieds, celui qui n'a pas de rembourrage au niveau de la sangle et qui scie l'épaule quand il est bourré à bloc, comme c'est souvent le cas. Parce que je ne peux pas partir sans emporter ma maison avec moi, même pour un week-end. Je suis bordélique, j'entasse à la va-vite. Je ne sais pas plier mes affaires. Quand j'essaie de m'appliquer, il y a toujours un moment où je mets le sac à l'envers pour vérifier que j'ai mis le nombre exact de caleçons et de chaus-

settes, bien pris de l'aspirine et puis les bons bouquins. J'étais donc coincé dans ma cage de verre et j'avais chaud. J'ai appelé Édouard, je savais qu'il était en week-end chez des amis à deux cents kilomètres de là, à Limoges. Édouard, c'est mon ami, je peux toujours compter sur lui. On se ressemble, on est tous les deux des hypersensibles. C'est fatigant d'être un hypersensible, tout nous touche très fort. Dès que je l'ai eu au bout du fil, je lui ai expliqué que j'étais venu à Niort pour voir ma mère chez qui j'étais censé dormir. Mais que là, voilà, à neuf heures du soir, je me tapais une belle crise d'angoisse avec l'impression d'être nulle part et l'envie de dégager fissa. Il m'a dit ok bouge pas j'arrive. Il y avait déjà facile trois mois que je me disais qu'il fallait que j'aille la voir, ma mère. Ça fait partie des devoirs d'un fils. Ça m'a retourné le bide quand elle a commencé à me balancer ses histoires de la tête de Mick Jagger qui était entrée dans la sienne et qu'elle souffrait parce qu'elle était plus grosse. Elle m'avait aussi demandé si j'étais bien sûr que c'était elle qui me parlait. Hein

dis-moi, c'est moi qui te parle là ou c'est Mick. À moitié accroupi sur mon petit tabouret en plastique bleu, je lui ai répondu que, oui, oui, c'était bien elle. Ah bon d'accord alors. Elle m'avait aussi demandé si je continuais à manger du jambon et si ça ne me semblait pas bizarre de manger l'esprit du cochon. Puis, elle s'était mise à parler toute seule en riant nerveusement. C'était incompréhensible, il était question d'influences télépathiques avec des gens qui l'obligeaient à dire des choses à leur place, des individus très négatifs qui s'étaient regroupés à Niort pour nuire aux autres. Après deux ou trois heures passées avec elle, je me suis mis à flipper sec à l'idée de dormir là-bas. Elle m'avait pourtant très gentiment préparé un lit dans la pièce qu'elle réservait pour sa gymnastique, avec des nattes au sol, des élastiques pour s'étirer les bras et des posters de yoga aux murs. Elle n'a pas du tout compris quand je lui ai dit que je voulais partir. Il faut que tu comprennes que ça m'a fait plaisir de te voir, mais que là je peux pas, trop pour moi et je vais rentrer à Paris maintenant. Elle m'a

fixé pendant quinze secondes sans rien dire, puis s'est remise à parler seule en regardant par la fenêtre tout en disant que son propre fils avait été manipulé, et qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que ce qu'on pouvait croire. Heureusement qu'Édouard avait accepté de venir me chercher aussi vite, autrement j'aurais dû prendre un train couchettes pour rentrer à Paris et, vu l'état dans lequel j'étais, je voulais éviter de me retrouver en pleine nuit avec cinq personnes que je ne connaissais pas empilées autour de moi. Si je dis ça, c'est à cause de ma claustrophobie. J'étouffe. Édouard aurait très bien pu comprendre, mais je n'avais pas eu envie de développer au téléphone, je voulais juste qu'il me sorte de là. De toute façon, rien qu'au son de ma voix, il avait senti que j'étais mal. Nous, les hypersensibles, on comprend très bien ce que c'est que d'avoir des angoisses, on ressent aussi celles des autres. Après avoir raccroché, j'ai enfin pu sortir de ma cabine. Je ne peux pas dire que j'étais vraiment bien, mais j'ai au moins pu respirer normalement. En face de la gare, il y avait

une brasserie-tabac qui vendait des journaux. J'ai acheté *Libé*, et me suis mis en terrasse. Ce soir-là, il faisait bon dehors. Je ne lisais pas vraiment, c'était juste pour me donner une contenance, oui, celle d'avoir un journal entre les mains. Deux-trois lignes et mon regard se perdait sur un passant, une voiture, un arbre. C'était important pour moi d'avoir quelque chose entre les mains à ce moment-là. Je n'aurais pas pu y être qu'en sirotant un verre. D'ailleurs, ça me fascine toujours les gens qui vont au resto tout seuls. J'en vois parfois. Je les regarde sans comprendre comment ils peuvent supporter une chose pareille. Et le pire, c'est que ça n'a pas l'air de les déranger, je me demande à quoi ils pensent tandis qu'ils ont la bouche pleine et qu'ils ne peuvent rien faire d'autre que mâcher. À leur place, je serais tellement tendu que j'en aurais mal aux mâchoires, voire une petite douleur nerveuse au niveau du plexus. Non, mais vraiment, à la rigueur et si j'ai horriblement faim, un McDo vite fait bien fait, tout seul, mais un vrai restaurant, avec entrée, plat et dessert, pas possible.

Je ne saurais pas où poser les yeux, ni comment me tenir. Et puis il y a le regard des autres, leurs discussions que j'écouterais sans en avoir l'air. Après avoir parcouru les pages société, et lu deux ou trois entrefilets dont un sur un bébé de trois mois retrouvé mort dans un vide-ordures, j'ai pensé à Angelica. Angie que j'aime par-dessus tout à cause des moments géniaux qu'on passe ensemble, rares mais intenses. Quand c'est bien avec elle, c'est le paradis, je la trouve mignonne, drôle, et taquine. Elle demande de l'attention comme une petite fille. J'adore. Mais ça peut dégénérer d'un moment à l'autre sans véritable mobile. Un jour, je lui avais préparé un pique-nique avec tout ce qu'elle aime, des pilons de poulet, une salade de pommes de terre, une excellente crème de cassis pour aller avec le cidre, sa boisson fétiche, et puis du champagne pour la suite. J'avais aussi traversé tout Paris pour lui ramener son dessert préféré dont je ne me souviens plus du nom. Un genre de lait caillé libanais avec du sucre. Elle m'en avait parlé en roulant des yeux comme s'il s'agissait d'une merveille.



Je lui avais dit de réserver son samedi midi pour un déjeuner surprise. J'avais avalé deux petites billes pour l'haleine. Pas des trucs à la menthe, mais des billes translucides composées d'huiles essentielles de persil et d'huile de graines de tournesol que j'avale avec une gorgée d'eau. Très, très efficace contre les odeurs d'ail, de poisson et tout ce qui provoque une haleine de chacal. J'avais emprunté la Golf bleue d'Édouard pour l'emmener sur les bords de Seine dans un petit coin que je connaissais bien. Une demi-heure en voiture et une fois arrivés c'est comme à la campagne avec des champs et tout ça. Pour qu'elle ne se doute de rien, j'avais tout caché dans le coffre et emballé les bouteilles dans des journaux pour garder le froid. J'avais pensé à tout, couverts, assiettes en carton, verres en cristal pour le standing et le tintement quand on trinque, sel, poivre, moutarde, mayo, cornichons, pain, eau gazeuse, Sopalin, et une grande nappe à carreaux exprès pour les pique-niques. Elle n'arrêtait pas de me demander, où est-ce qu'on va, hein, où est-ce qu'on va dis. Elle

était nerveuse et c'est quand j'ai pris le tunnel qui menait vers l'autoroute qu'elle s'est complètement fermée en croisant les bras et en tournant la tête sur le côté sans dire un mot. Quand je me suis garé sur le parking, elle tirait la tronche. Elle n'était pas contente, et disait que je ne l'avais pas prévenue que nous allions si loin, et qu'elle n'aimait pas ça. J'ai eu beau essayer de lui expliquer qu'une surprise n'en était justement plus une lorsqu'on la dévoilait, rien ne la déridait. Blocage. Pendant que j'installais la nappe et tout le reste, elle est restée debout à regarder ailleurs les bras croisés. Grosse pression dans l'air. Je nous ai servi un verre mais elle n'en a pas voulu. J'avais juste envie que ça s'arrête et qu'elle vienne s'asseoir en face de moi pour qu'on déguste ces délicieux pilons de poulet que j'avais sortis pour l'ap-pâter. Je lui disais qu'on s'en foutait, on s'en fout, que c'était pas grave, c'est pas grave, et que maintenant qu'on était là, fallait en profiter, ben oui, maintenant qu'on est là. Mais elle est partie se poser sur un banc à vingt mètres. Je ne savais plus quoi faire, je

n'osais pas commencer sans elle, ni boire un coup tout seul, c'est pas drôle, et puis ce n'est pas fait pour ça un pique-nique normalement. Elle a dû revenir au bout de dix minutes à cause d'un type qui passait et repassait devant elle en la regardant de travers. Elle a eu peur. Je lui ai demandé une énième fois de venir s'asseoir. Et je ne sais pas ce qui m'a pris mais face à son entêtement, je me suis énervé en disant que j'aurais dû l'emmener au KFC place de Clichy, et que là, au moins, elle aurait été bien, bordel de merde. Et puis des larmes ont coulé le long de mes joues, c'était trop tout ça, faut pas oublier que je suis un hypersensible et que je tiens, je tiens, mais au bout d'un moment je finis par craquer. J'ai donc chialé en disant que je me demandais pourquoi je me faisais chier comme ça pour elle, mais pourquoi, pourquoi, pourquoi je passais tant de temps à me casser la tête pour un résultat aussi lamentable. Silence. Je regardais mon jean. Elle m'a alors tendu deux petites fleurs qu'elle venait de cueillir et qu'elle avait enroulées d'un brin d'herbe avec un nœud

en guise d'attache. Deux minuscules marguerites que j'ai, par la suite, conservées dans un bouquin. Ça se voyait qu'elle venait de réaliser que c'était n'importe quoi tout ça. On a enfin pu manger. Pour que je lui pardonne, elle a dit qu'elle s'excusait et que ça allait bien se passer. Promis, juré. Elle s'est effectivement calmée, puis on a pris des photos de nous avec nos portables en train de nous embrasser sous le soleil qui passait dans les branches des arbres et maculait nos visages de taches de lumière clairsemées.

Ça, c'est Angelica.

du mien. Il n'y avait pas moyen d'insister et c'est la mort dans l'âme que Simon l'a laissé s'en aller sans broncher. Au moment du réveil, Simon a fondu en larmes, tout cela lui avait paru tellement réel qu'il était maintenant persuadé que ce n'était pas qu'un rêve, et que son père avait choisi ce moyen pour venir lui dire qu'il était et serait toujours là pour lui. Et même s'il est fort possible que ce soit son inconscient qui cherchait à adoucir la violence du décès de son père en se racontant des histoires d'immortalité, il était rassuré par la simple pensée que cette idée d'éternité existait.

Il fallait que je sois sincère avec Lucile, mais je n'avais pas non plus envie d'y aller trop fort en lui disant toute la vérité. Je lui ai proposé d'aller boire un verre en fin de journée. En arrivant devant son porche, j'ai tapé son code 5A24, euh non, 2475A. J'étais nerveux, elle l'a senti et m'a demandé si j'étais bien sûr que ça allait, si c'était elle qui se faisait une parano ou s'il y avait bien un problème. Non, non, ça va. On est allés s'asseoir à la terrasse d'un troquet à l'angle de sa rue. Elle me regardait de travers comme si elle cherchait des indices dans mon regard. Nous avons commandé un Coca tranche pour moi et un café pour elle. Je ne